



**HAL**  
open science

## Les mobilisations ethniques : loisirs, commerce et action associative des migrants bulgares à Paris

Milena Doytcheva

► **To cite this version:**

Milena Doytcheva. Les mobilisations ethniques : loisirs, commerce et action associative des migrants bulgares à Paris. Sabatier, Colette et al. Savoirs et enjeux de l'interculturel: nouvelles approches, nouvelles perspectives, L'Harmattan, 2001. hal-01178350

**HAL Id: hal-01178350**

**<https://hal.science/hal-01178350>**

Submitted on 15 Nov 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les mobilisations ethniques : loisirs, commerce et action associative des migrants bulgares à Paris

**Milena Doytcheva<sup>1</sup>**

L'ethnicité est dans les sociétés contemporaines un fait social complexe car transversal à différents champs sociaux. L'étudier c'est donc s'intéresser aux pratiques à travers lesquelles il se manifeste, aux situations qui y font référence et contribuent à son émergence et reproduction. Dans chaque situation, quelle réinterprétation en est faite par les individus, comment se réapproprient-ils ces identités? Selon quelles logiques tentent-ils de les conjuguer à d'autres rôles et statuts sociaux ? Ces questionnements s'inscrivent pour nous dans la perspective d'une sociologie de l'ethnicité [Barth, 1969] qui réaffirme l'importance de l'étude des expériences individuelles dans différents contextes sociaux afin d'appréhender leur caractère relationnel et dynamique.

Pour rendre compte de la pluralité des modes d'appropriation des identités particulières, je me suis attachée, à partir de différentes enquêtes portant sur les migrants bulgares installés à Paris au début des années 1990, à l'étude comparative de ce que j'ai appelé *des pratiques sociales à référence ethnique*. Différentes mobilisations basées sur une référence à la Bulgarie, différentes manières de réinventer et de reformuler l'ethnicité ont attiré mon attention. L'origine nationale était ainsi le dénominateur commun dans la formation de petits groupes à caractère informel, à vocation de socialisation et à dominante affective. Les relations avec les compatriotes étaient mobilisées aussi dans la recherche d'un emploi ou dans le développement de carrières entrepreneuriales. Enfin, la référence à la *bulgarité*, comme fondement d'une action collective, m'est apparue à travers l'exemple de l'action associative. Etudier ces allégeances à la bulgarité dans chacun des trois contextes m'a permis de dégager différents types de mobilisation de l'ethnicité dans la société française : celui d'une ethnicité "privée", de convivialité et de loisirs que j'ai retrouvée au sein de groupes informels, dont les membres partageaient souvent une même expérience migratoire; celui d'une ethnicité-ressource, en l'occurrence économique, offrant un circuit alternatif

---

<sup>1</sup> Publié dans : Sabatier C. et al., *Savoirs et enjeux de l'interculturel*, Paris, l'Harmattan, 2000.

d'insertion professionnelle dans la société française; celui, enfin, de l'identification particulière comme source d'action et de mobilisation collectives, à travers notamment l'action associative.

Cette analyse relève d'une démarche idéal-typique, au sens de Weber, dans la mesure où elle ne constitue pas une description de la réalité, mais une construction plutôt par la combinaison de traits significatifs, isolés par l'observation sociologique. Le premier auquel je me suis intéressée fut celui du rôle joué, du point de vue des migrants, par les allégeances à la collectivité bulgare. Le cercle de compatriotes m'est apparu ainsi comme remplissant des " fonctions diverses " : une fonction de socialisation, d'abord, de construction d'un réseau de relations sociales, primordiale dans les premiers moments de l'installation quand il s'agit de pallier un vide relationnel autour de soi. Un rôle économique, ensuite, dans la recherche d'un emploi, mais aussi d'un logement ou d'autres biens rares ou inaccessibles par les circuits " classiques " de la société ; enfin, une fonction de reconstruction identitaire, dans la participation associative par exemple, à travers le fait de donner une expression publique et collective à l'identité.

Dans chacun de ces contextes, celle-ci prenait un sens différent. Elle fut tantôt synonyme d'une socialité fusionnelle traduisant un rapport anémique et la difficulté d'identification à la société française, tantôt signe de débrouillardise et de solidarités sur lesquels on ne pouvait pas compter par ailleurs, ou d'une richesse culturelle " gratuite ", source de prestige et de distinction sociale pour des populations plus aisées et souvent plus anciennement installées en France. Le fait de m'intéresser au sens qu'avaient pour les migrants ces expériences " communautaires ", m'a poussée à relever les discours qu'ils produisaient sur la *bulgarité*. Ce que j'ai appelé les récits de la bulgarité donnaient à voir à la fois les réinterprétations faites par les individus de la dimension ethnique et leur volonté à se référer à une collectivité historique [Schnapper, 1998], ce qu'ils appelaient *la société bulgare en France*. Ces récits me sont apparus, dans leur forme la plus construite, dans l'étude de l'action associative où un appel explicite est lancé par les responsables et leaders associatifs au rassemblement de " tous les Bulgares ". Les récits de l'identité furent ainsi empreints d'un rapport au collectif que je me suis proposé de comparer à l'ancrage " réel " des individus au sein de réseaux de socialisation à caractère ethnique. La conscience de l'ethnicité m'est apparue ainsi comme étant inversement proportionnelle aux attaches " réelles " que peuvent avoir ces migrants dans un groupe ou collectivité de compatriotes. Elle fut inexistante au sein des groupes informels, qui se vivaient et se représentaient sur le mode de la communauté

émotionnelle ; très forte, en revanche, dans les milieux associatifs dont le public était situé, à l'inverse, dans des logiques essentiellement individuelles et identitaires.

La construction de ces types-idéaux de mobilisation et d'action collective, inspirés chacun de pratiques sociales différentes, m'a enfin permis de dégager trois modes de gestion de l'ethnicité dans la société française basés, respectivement, sur la coupure traditionnelle entre sphère privée et sphère publique, sur une extériorité relative pour ce qui est du fait ethnique dans sa dimension économique, et sur une certaine logique de combinaison, de conjugaison de référentiels culturels différents qu'illustre l'action associative. Ainsi, la relation souvent interprétée en France dans les termes d'une antinomie entre l'ethnique et le civique, m'est apparue davantage dans les termes d'une dialectique, porteuse d'enjeux spécifiques : celui d'une émancipation individuelle dans le cas des groupes informels ; de la construction d'un ethos *notabilitaire* dans l'entrepreneuriat, ou encore d'une diversification des ressources socio-identitaires, dans l'action associative. Le tableau suivant propose de résumer ces éléments de comparaison, brièvement exposés ici. Afin d'en illustrer le propos, je m'appuierai dans les lignes suivantes sur les données recueillies dans différentes enquêtes, réalisées entre 1994 et 1998, portant respectivement sur les pratiques de loisir, l'entrepreneuriat ethnique et l'action associative d'immigrés bulgares installés à Paris.

## Les groupes de pairs

Il est aujourd'hui admis en sciences sociales qu'une des caractéristiques principales de l'expérience des migrants est la discontinuité éprouvée dans l'identité personnelle, mais aussi dans les trajectoires sociales. Le présent est vécu comme une rupture entre le passé et ce qui est anticipé pour l'avenir. L'identité qu'on se donne et celle qui est attribuée par la société ne coïncident pas nécessairement. Déracinés d'un univers et transplantés dans un autre, les individus doivent en redéfinir les composantes. Ils doivent reconstruire des champs d'action, des réseaux de relations sociales et institutionnelles et s'y engagent avec le capital qui leur est propre, et leur vient en générale de leur milieu social d'origine. Quelle importance revêtent donc les liens et les solidarités entre compatriotes dans ces processus ? J'ai envisagé des réponses à ces questions à partir d'une enquête exploratoire, conduite entre 1994 et 1996, auprès de migrants arrivés en France au début des années 1990, au lendemain donc de la chute des gouvernements communistes et de « l'ouverture des frontières » qui s'en est suivie. Agés de 20 à 30 ans, avec une sur-représentation des hommes, ils avaient des parcours similaires : partis de Bulgarie à la fin de leurs études secondaires, pour beaucoup avec l'idée de se soustraire au service militaire, ils avaient opté en France pour la demande d'asile politique. Originaires majoritairement de la capitale et des grandes villes, certains se connaissaient depuis la Bulgarie, avaient fait connaissance dans le car qui les conduisit en France, ou s'étaient rencontrés à l'OFPRA. De proche en proche, j'ai pu noué contact avec un certain nombre d'entre eux, venant à questionner les raisons qui les avaient poussés à quitter la Bulgarie, ce qu'ils attendaient de leur installation en France et comment ils envisageaient leur avenir. Au fil des rencontres, j'ai pu découvrir ainsi des petits groupes très soudés, qui évoluaient dans un environnement inconnu, voire perçu comme hostile. Rechercher un logement ou un travail, quelles démarches accomplir pour « avoir les papiers », telles étaient les questions qu'ils essayaient de résoudre ensemble. Au milieu des années 1990, seuls quelques uns avaient obtenu le statut de réfugié politique, le plus grand nombre étaient aux derniers rebondissements des procédures administratives. Faire partie de ces *groupes de pairs* semblait d'une grande importance dans les parcours d'insertion de chacun. C'était un lieu de sécurisation, d'échange de services ou d'information, mais surtout un outil formidable pour augmenter l'étendue de ses relations sociales, en commençant, comme l'exprime une des personnes interrogées, le plus souvent par ces compatriotes :

*“ En général c’est difficile d’évoluer dans une société étrangère que ce soit à Paris ou ailleurs. Donc du point de vue de l’accessibilité et du moindre effort, on s’oriente vers des Bulgares. Tu rejoins un peu ton milieu d’origine... Après, petit à petit, parce que tu ne peux pas vivre à Paris, comme partout d’ailleurs, sans connaître du monde, pour toi, ça devient essentiel de reconstruire ta propre société, ton réseau de contacts... en commençant bien sûr par tes compatriotes, ce qui est le plus facile. Et cette micro-société reproduira en grande partie peut-être un entourage antérieur, parce que la mentalité des gens est comme ça: ce qui a été la bas, sera aussi ici... ”* (L., 30 ans, en France depuis plus de 20 ans)

L’importance de ces participations tient ainsi aux yeux des migrants, outre les considérations d’ordre matériel, au fait qu’elles prolongent des modèles de socialisation « originels » et qu’elles offrent des cadres de rationalisation de l’expérience migratoire, ainsi qu’un premier lieu d’expression collective dans la nouvelle société. Or, au fil des observations et au travers des discours recueillis, le rapport à ces groupes m’est apparu comme reposant sur une relation ambivalente. L’attachement réel de leurs membres était contredit par des propos qui y voyaient « un handicap ». Acceptés de fait lorsqu’ils offraient, après l’immigration, un biais quasi-exclusif de socialisation, ils pouvaient devenir “ un piège ” qui contrariait les aspirations d’intégration dans la société française. Comme l’exprime F.: *“ Connaître des Bulgares c’est pas ça qui va m’aider. L’on apprend rien avec eux, même pas le français et c’est pas ça qui nous fera avancer. J’aimerais avoir davantage d’échanges, pouvoir parler, discuter ... c’est très important. Je ne suis pas venu en France pour rencontrer des Bulgares. ”* (F., 25 ans, étudiant en arts plastiques, en France depuis un an).

Ces contradictions m’ont interpellée. Comment était-il possible de consacrer un investissement privilégié à ces relations, dévalorisées par ailleurs ? Tout se passait comme si ces jeunes voulaient “ se confronter ” à la nouvelle société qui, ne serait-ce que par le handicap linguistique, leur renvoyait une image de différence et les renvoyait au milieu d’origine. La relation obligée à celui-ci était donc à la base de sa perception négative. L’on y adhérerait, faute de mieux, en attendant autre chose ; c’était une “ bouée de sauvetage ”, pour reprendre le terme employé par l’un de mes interlocuteurs qu’illustrent aussi les propos suivants: *“ Les amis, c’est vrai qu’on a besoin les uns des autres, c’est vrai aussi qu’on a les mêmes points de vue sur certaines questions, mais de là je ne pourrai pas dire si c’est l’amitié ou si c’est la nécessité qui nous lie. En tout cas, ce n’est pas une nostalgie du pays qui m’attache à eux. Je ne suis pas avec eux pour être “ entre soi ” ”* (M., 25 ans, demandeur d’asile, en 1992).

Cet extrait d'entretien constitue peut-être un début de réponse. L'adhésion à ces groupes n'appelle pas une conscience " d'appartenance ethnique " ou " communautaire ". J'ai pu observer par ailleurs leur caractère sélectif, sur le mode de l'analogie à l'environnement social d'origine, aboutissant à la construction de critères complexes d'inclusion/exclusion. Les participations et les fréquentations étaient motivées ici par l'affinité et la connivence personnelles. Les allégeances à une collectivité - *la société bulgare en France*, selon le terme utilisé par les migrants - que nous verrons apparaître dans d'autres situations font ici défaut. La figure collective des Bulgares est abordée la plupart du temps sous la forme de l'anecdote culturelle : " Les Bulgares ... "

Ces relations reposaient ainsi sur des rapports complexes, associant des attributs sociaux spécifiques, à la base des processus d'assignation individuelle et collective, avec des composantes subjectives, à valeur affective ou émotionnelle. C'est, en effet, sous le thème de la *communauté émotionnelle* que les participations à ces groupes de compatriotes pouvaient se renouveler, lorsque les réseaux qui lient les migrants à la société française se multiplient et diversifient : " *Beaucoup de Bulgares de mon âge, entre 20 et 30 ans, en entrant dans la vie professionnelle, auraient voulu avoir une profession qui les lie à la Bulgarie, qui leur permette de voyager. Parce que si la Bulgarie a des défauts, ce n'est pas que les autres pays n'en ont pas, les nôtres, au moins on y est habitués. Alors qu'ici, c'est plus difficile, les problèmes sont d'une autre nature; on vit bien, mais il y a quelque part un manque de spiritualité, un manque affectif, émotionnel. La relation avec les Bulgares, oui, c'est surtout un équilibre émotionnel. Il y a une difficulté à exprimer ça, parce que c'est comme l'amour que je porte à mes parents, à mes amis, ça se situe au même niveau.* " (L., 30 ans, président d'une association de jeunes, en France depuis plus de 20 ans).

D'autres personnes ont abordé ces tensions dans les termes d'un choix entre, d'une part, l'épanouissement personnel et, d'autre part, la réussite professionnelle : " *Non , je ne rencontre pas uniquement des Bulgares, parce que quand je travaille je suis avec des Français. Malheureusement, les conditions ne sont pas les mêmes que quand on s'amuse. J'aurais tellement voulu que mon travail coïncide avec mes émotions, mais c'est pas possible. J'ai fait un choix dès le début.* " - explique N., 33 ans, ingénieur de profession, en France depuis plus de 10 ans. Nous pouvons ainsi faire l'hypothèse qu'avec l'insertion progressive dans la société d'accueil, c'est surtout une interprétation de l'ethnicité en termes d'investissement émotionnel et affectif qui sera retenue, au prix bien souvent du confinement de ces références et identités particulières au seul domaine subjectif de la personnalité.

Dans une étude sur les évolutions du sentiment religieux contemporain, François-André Isambert s'intéresse au processus de constitution de secteurs d'activités qui échappent aux formes religieuses de pensée et y voit, plutôt qu'un recul global du religieux, une séparation "interne" des domaines sur le modèle de la purification. Ainsi, sécularisation, ne voudrait point dire affaiblissement car "les religions comportent une multiplicité de rapports possibles au sacré", mais concentration "sur son terrain propre" que l'auteur définit comme "le domaine de l'ultime" [Isambert, 1976].

Les pratiques observées peuvent de même être saisies de manière parallèle en termes de processus de "différenciation interne", "d'extraction" progressive de l'allégeance à l'ethnicité d'une relation quotidienne et de sa rationalisation en référence à une appartenance « sublime » [Eller and Coughlan, 1993]. La distinction émotionnel/organisationnel, parallèle à celle établie entre temps de travail/temps de loisir, ou encore à celle entre lieu d'habitation et lieu professionnel vient renforcer le principe de coupure selon lequel sont rationalisées ces différentes participations. La gestion de l'ethnicité est ici en affinité avec une conception libérale ou classique de la citoyenneté, fondée sur l'idée de la séparation entre sphère privée et sphère publique. Mais s'agit-il d'une coupure ou d'une alternance ? En effet, le rôle de ces lieux de socialisation et de convivialité, fondés sur des affinités personnelles ou sociales n'est pas nécessairement voué à l'obsolescence lorsque les réseaux qui lient les migrants à la société française se multiplient. La "différenciation sectorielle" que nous avons évoquée plus haut, qui marque les processus de socialisation, peut devenir la base d'une multiplication distinctive des cercles de socialisation, comme le suggère la sociologie simmelienne [Simmel, 1991]<sup>2</sup>. Dans le va-et-vient entre ces espaces de l'affirmation, parfois de l'obligation identitaire, et celui d'une certaine universalité ou invisibilité se joue alors la trame des processus d'émancipation individuelle et plus collective dans la société d'accueil.

---

<sup>2</sup> L'auteur nous invite en effet à voir dans les processus de différenciation sociale un des principes mêmes de construction de la société, exprimant "le double besoin de notre esprit, l'un de réunir, l'autre de différencier". Ces systèmes de relations de vie multiples, au cœur des processus de socialisation, se réalisent à travers "des cercles de relations sociales concentriques", auxquels les individus participent et dont l'individualité ressort précisément au croisement des circonférences : "D'une part, l'individu trouve pour chacune de ses tendances et ses aspirations une communauté pour lui en faciliter la satisfaction et pour offrir à son activité la forme qui lui convient et tous les avantages qui proviennent du fait que l'on appartient à un groupe ; d'un autre côté, ce qui est propre à l'individu est garanti par la combinaison des cercles, combinaison qui peut être différente pour chaque cas" [1991, p. 216].

### Solidarités ethniques et carrières économiques

A la différence de ces pratiques de convivialité et de loisirs où la *bulgarité* est interprétée essentiellement en termes d'investissement affectif et émotionnel, l'ethnicité dans sa dimension économique se décline de manière privilégiée en référence à ce qui serait d'abord un mode d'organisation et un type de relations sociales. Un « espace ethnique » subjectivement perçu en opposition avec l'espace social propre à la société française, apparaît comme régi par des *principes concrets et relationnels*, qui reposent sur *des rapports de face à face*, établissant des *sociations en réseau* et conduisant à une forme de *transparence sociale*, où les différents acteurs mobilisaient des identités ethniques pour se catégoriser eux-mêmes et catégoriser les autres dans des buts d'interaction.

Dans cette perspective, les réseaux des migrants ont le rôle certes d'un réconfort psychologique, mais se doivent aussi d'assurer une certaine efficacité - dans la recherche d'un logement ou d'un emploi, dans la fourniture de biens et de services spécifiques. Leur développement s'inscrit dans une logique de mobilisation de ressources et de gestion des risques et des incertitudes liés à la situation d'immigration. Citons ici l'expérience de F. qui, immigré en France en 1987 à l'âge de trente ans, trouve ses premiers emplois grâce à ses beaux-parents Serbes, pourtant restés au pays - *“ les Serbes, ils sont beaucoup dans les boîtes de gardiennage, vous savez ”* - mais aussi par la connaissance de compatriotes rencontrés dans le restaurant de Z.: *“ C'était en 1987, j'étais arrivé il y a à peine cinq mois et je ne fréquentais pas beaucoup de Bulgares jusqu'au jour où j'ai fait leur connaissance dans le restaurant de Z. Comme j'avais pas d'argent Z. m'a dit : “ toi, tu vas revenir demain; j'ai du travail pour toi ”. Il ne m'a dit ni comment, ni quoi, ni où, c'était pour enlever de la faïence dans sa salle de bain. Je n'avais pas de compétence spéciale mais, vous savez, pour ce genre de travail il ne faut pas de diplôme. Ca ne me disait pas trop, mais je ne pouvais pas refuser, ils allaient se dire : “ il vient d'arriver, ne sait rien faire, n'a pas d'argent mais ne veut pas travailler, donc j'ai accepté ”. ”* (F., 36 ans, agent de sécurité, en France depuis 12 ans)

Dans la recherche d'un emploi les réseaux des migrants fonctionnent comme un circuit d'information, mais aussi comme un système de caution et de parrainage, intéressant également pour l'employeur. Celui-ci s'habitue à employer de nouveaux arrivants, une fois qu'il dispose de travailleurs expérimentés, qui non seulement assurent la fourniture continue de main-d'œuvre, mais *“ se portent garants pour eux, les forment et s'assurent*

qu'ils sont capables de satisfaire aux exigences de base" [Waldinger, 1998]. C'est ce qui m'explique également N., exploitant de manège dans un jardin parisien qui a ses filières de recrutement au sein de la " colonie bulgare " : *" J'ai commencé à connaître les Bulgares avec E. la mère de S. Je venais d'arriver à l'époque et j'ai fait la connaissance d'un mec A., Cubain, qui travaillait aux poneys. Lui, il connaissait donc E.; ils s'étaient connus à l'OFPRA et il me l'a présentée. E. a travaillé un peu au manège. Ensuite, j'ai eu S. par son biais, j'ai commencé à faire la connaissance de la colonie bulgare. Après j'ai connu V. toujours par le même biais; j'ai eu aussi P. l'ami de E. en remplacement. Enfin, j'ai engagé C. et I. quand V. est parti. C'étaient des amis à lui, des connaissances de E. aussi. C'est aussi par son biais que d'autres, toujours un peu de cette bande-la, ont été engagés... Puis si l'un s'en va, il y a toujours quelqu'un derrière pour le remplacer."* (N., 28 ans, concessionnaire d'un manège dans un jardin parisien)

Astreints à l'efficacité, les réseaux doivent donc se développer. La *bulgarité* devient dans ce contexte une ressource collective, l'attribut d'un groupe qui au nom d'une solidarité intra-communautaire, légitime la préférence ethnique en l'occurrence en matière professionnelle. Les allégeances d'appartenance à une collectivité accompagnent de fait les processus d'organisation d'un espace de relations sociales et d'interconnaissance, dont les entreprises communautaires sont l'un des pivots. Ainsi parler de la *société bulgare* à Paris c'est parler du restaurant de Z., des boutiques alimentaires à Belleville et à Château d'eau, de l'association de Mme J., de l'entreprise de transport de colis alimentaires, de la navette qui part deux fois par semaine de la place du Panthéon, etc.

Nous retrouvons ici un thème cher aux sociologues de l'Ecole de Chicago, celui des « institutions des migrants », organisations de toute sorte internes à la collectivité, appelées à fournir des services spécifiques non pris en charge par la société d'accueil, mais qui deviennent également un vecteur puissant de contrôle et d'organisation sociale. Comme l'exprime l'une des personnes que j'ai rencontrée : *" La taverne et l'église c'est les deux endroits qu'ont les riches pour gouverner les pauvres, pour recueillir des informations sur eux; ceux qui ne vont pas à l'église iront dans la taverne, ils viendront tôt ou tard"* (F., 36 ans, en France depuis 12 ans). Comme le montre également l'extrait d'entretien suivant, l'idée de cette (re)construction, organisation collective réside dans la notion de *transparence* ou d'une certaine *perméabilité* sociales : que ce soit dans la recherche d'un emploi ou la mise en place de projets économiques, il devient plus facile de se projeter dans un espace que l'on juge familier et prévisible, qui est celui de la vague ou de la collectivité migratoire. Ainsi, les

nouveaux arrivants, ayant vite appris l'existence du restaurant de Z., ou encore de l'église bulgare, iront y chercher en premier un abri et du travail. Inversement, les initiatives économiques ont bien souvent comme horizon la Bulgarie ou les Bulgares en France :

“ *Quand il a été question d'ouvrir les frontières, Z. a eu l'idée de construire un hôtel. L'idée n'était pas mauvaise parce que les migrations, le tourisme, ça allait donner du travail pensait-on. Alors il a acheté un vieil immeuble à réhabiliter dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement et il a fait reconstruire grâce au travail des compatriotes. Souvent, il était sollicité par les nouveaux arrivants pour du travail, alors il les faisait travailler à l'hôtel...* ” - raconte encore la même personne.

Ce principe de *transparence* ou de *perméabilité* sociales est à la fois une ressource dans la démarche entrepreneuriale et un élément de différenciation par rapport à la société locale, perçue comme complexe, individualiste et impersonnelle. Comme le montre Herbert Gans dans un article qui interroge les scénarios d'insertion économique de la deuxième génération de migrants ayant rejoint les Etats-Unis après 1965 [Gans, 1992], la dynamique “ d'isolement ” est un des ressorts de l'entreprise ethnique, lorsque dans une situation de moindre croissance, le retour à une collectivité particulière peut se révéler plus rentable en termes d'insertion professionnelle : soit que l'on ne puisse pas trouver du travail par les circuits “ classiques ” de l'emploi ; soit que celui-ci est perçu comme un “ sale boulot ”.

La “ culture ethnique ” se révèle un vecteur puissant dans ce mouvement d'isolement. L'enquête a permis d'observer dans ces milieux et réseaux économiques et professionnels des migrants un surinvestissement d'attitudes que l'on peut qualifier de *traditionalistes* : résistance au changement, respect des traditions et valorisation du passé, importance de la coopération domestique, caractère indifférencié de l'espace économique, à la fois familial et domestique, ou encore la mobilisation d'un ethos *notabiliaire* dans les rapports entre employeurs et employés en offrent des exemples. Dans la mesure où la notion de tradition constitue bien souvent un « fonds de commerce » pour ces entreprises, ces attitudes sont davantage le fait des *patrons* que de leurs employés. En marge des principes d'égalité, leurs relations évoquent, dans une conception traditionnelle, la différenciation des rôles et des statuts avec, d'une part, le manque et l'humilité et, d'autre part, une générosité paternaliste. “ Le patron ” est celui qui “ donne du travail ”, “ aide les nécessiteux ”, se soucie du bien-être de ses employés, en substituant souvent à l'espace professionnel un espace économique et social total - domestique, familial, etc.. Ainsi, lorsque Z., le propriétaire du restaurant bulgare

du 19<sup>ème</sup> arrondissement, nous fait part de ses rencontres avec les nouveaux arrivants, ce sont les figures du notable et de son obligé qui apparaissent :

*“ Le scénario est toujours le même, ils arrivent au bout d’une semaine, sans papiers et sans avoir mangé depuis des jours. Je leur sers une chorba, ils me demandent si j’ai du travail, si je peux les héberger. Si j’ai quelque chose à leur proposer, je le fais. Dans le temps, quand je faisais construire mon hôtel, je pouvais les aider. Je les employais sur le chantier, je les hébergeais, ma femme leur faisait à manger, ma maison leur était ouverte... seulement beaucoup se sont montrés ingrats. ”* (Z., 63 ans, en France depuis 20 ans)

Enfin, l’originalité de ces espaces que préserve également un fonctionnement en « vase clos » est renforcée par ce qui seraient des effets de structure. Par-delà les “ besoins domestiques ” des collectivités, ces entreprises et les initiatives économiques des migrants de manière plus générale apparaissent comme étant enracinées dans une économie informelle et urbaine. On parlera, dans la tradition de l’Ecole de Chicago, de *régions morales*, faites de superpositions éphémères ou durables de groupes identitaires au contours professionnels, ethniques, religieux [Park, in Grafmeyer et Joseph (Eds.), 1990]. Dans les exemples que nous avons étudiés – celui de vendeurs de tableaux et « silhouettistes », de petits entrepreneurs du bâtiment, de restaurateurs ou propriétaires de cafés-hôtels - les initiatives économiques prennent place dans des sphères “ délaissées ” par l’économie globale. Elles forment des “ niches ” dans ses interstices<sup>3</sup>, en couvrant des secteurs d’activités non ou peu pris en charge, et co-extensifs dans leur organisation à un espace où opèrent des mécanismes de régulation et de solidarité ethniques.

En marge de principes *sociétisants* - formalisme, individualisation, rationalisation – ces entreprises épousent les trajectoires de groupements aux rapports “ anomiques ” à l’espace sociétal. Leurs réseaux se trouvent imbriqués à des organisations de type familial, parfois religieux. Tel fut le cas, par exemple, des groupes d’artistes peintres, “ silhouettistes ”, artistes de rue que nous avons observés à Montmartre. Sur la base d’une parenté élargie, ils avaient formé de véritables guildes professionnelles : *“ Ici à Montmartre maintenant il y a pas mal de gens des pays de l’Est, des Yougoslaves, des Macédoniens. Depuis la guerre, il y en a beaucoup qui ont fait venir leurs familles. Maintenant tout est organisé en familles : le frère, le cousin, le père, chaque mètre carré est contrôlé, on ne peut pas aller s’y installer comme ça : il y a des règles dans le métier... ”* - explique T., 50 ans, arrivé en France depuis 6 ans. Dans les

---

<sup>3</sup> Pour une étude du concept américain de *niche ethnique* voir en particulier les travaux de Stanley Lieberson (1980), Suzanne Model (1993), Roger Waldinger (1998).

exemples étudiés se dessinent plus généralement les contours d'une économie informelle, mêlée aux métiers de la ville et de l'urbain, à des espaces de loisirs, de déambulation ou de tourisme qu'abrite une métropole cosmopolite.

Ces débuts d'analyse m'ont conduite à envisager la relative autonomie des circuits de l'entreprise ethnique par rapport à d'autres formes de socialisation et de participation sociale et économique. En effet, si dans la sociologie américaine la notion de « niche ethnique » désigne un phénomène transversal aux différents secteurs économiques, défini de manière formelle comme une concentration de catégories de population, supérieure à la moyenne [Model, 1993], en France les initiatives économiques des migrants semblent former plutôt des « niches économiques » dans les interstices sociétaires, des gisements d'opportunités peu ou pas pris en charge.

### **Action associative et construction identitaire**

Avec l'étude de l'action associative c'est une manière différente que nous avons observée, en revanche, de résoudre les contradictions liées à l'effort de concilier identification particulière et participation à la société locale. A partir de 1989, à la suite des changements politiques intervenus dans le pays d'origine, il se développe en effet une action associative importante, sans précédent pour la période d'avant. En quelques années seulement il se crée à Paris plus de cinq associations bulgares, contre une ou deux ayant existé par le passé, et qui n'étaient le plus souvent que des émanations de l'ambassade de Bulgarie.

L'effervescence organisationnelle se matérialise à travers d'activités différentes : de bienfaisance, de loisir et de divertissement, culturelles. Elle touche des publics tout aussi variés : les « anciens migrants », les « jeunes », les « étudiants »<sup>4</sup>. Notre enquête a porté principalement sur trois associations : l'Association pour la jeunesse bulgare « Orphée », une deuxième association agissant également en direction d'un public jeune, et l'Association d'Entraide Franco-Bulgare (AEFB) qui s'adresse elle prioritairement à un public « d'anciens » migrants. Ce choix m'a permis de distinguer entre une action en direction des « anciens », c'est-à-dire des personnes immigrées dans les années 1960-70, caractérisées par une bonne insertion professionnelle et sociale, et les « nouveaux », « les jeunes » qui appartiennent majoritairement aux vagues migratoires post-communistes, au sein desquelles le groupe des

---

<sup>4</sup> Il s'agit de catégories employées par les personnes interrogées que je reprends dans l'analyse entre guillemets.

“ étudiants ” forme une catégorie générique. L’on retrouve cette distinction dans les activités associatives avec une préférence pour des actions culturelles, de bienfaisance, dans le premier cas, d’animation et de divertissement, dans le second.

Quelle originalité de cette participation associative par rapport aux autres pratiques et formes de socialisation étudiées? - selon l’hypothèse proposée, celle-ci peut être explicitée par l’effort de *conjuguer*, à travers l’adoption de schèmes de socialisation propres à la société d’accueil, des espaces socio-culturels et normatifs différents que constituent, selon l’expression même des migrants, “ la société bulgare ”, “ la société française ” ou encore “ la société bulgare au sein de la société française ”. La participation aux groupes informels est assimilée, nous avons vu, à une pratique de loisirs relevant de la vie privée. Dans le cas des réseaux professionnels l’espace ethnique semble former un espace parallèle à celui de la société nationale. La mobilisation associative se caractérise, quant à elle, par l’effort de *publiciser* la situation minoritaire, et ainsi de permettre sa conjugaison à d’autres formes de participation sociale. Dès lors son enjeu et sa tâche principale sont ceux d’une *traduction* culturelle, permettant de faire le lien entre des espaces et des référentiels socio-culturels distincts, de donner expression à une différence de manière compréhensible pour les autres et valorisante pour soi. En fonction du public associatif, les réponses proposées diffèrent toutefois.

Un des objectifs explicites des associations en direction des *jeunes* est de faciliter l’intégration à la société française, en créant des formes et des espaces de médiation. La bulgarité mise en scène dans les spectacles associatifs opère une mise à distance par rapport à la culture d’origine et ses mythes nationaux. L’identité qu’elle promeut ne se veut pas *différente*, mais simplement *variante* par rapport à ce qui serait la culture française. Le choix de l’emblème de l’association- la lyre et le mythe d’Orphée - évoquent une histoire “ proto-bulgare ”, sensée prendre sens en cohérence avec le système de valeurs “ occidentales ” par la référence à l’Antiquité. Cette interprétation de la bulgarité met l’accent sur ce qui seraient des effets de “ proximité ” entre la culture originelle, saisie ici sous une forme euphémisée de spiritualité et de fête, et des références culturelles propres à la société française. Elle illustre le mécanisme dit “ d’invention ” de nouvelles ressources que Joan Nagel analyse comme étant l’une des deux techniques d’interprétation culturelle mobilisées dans les processus d’identification ethnique [Nagel, 1994]. Quant à la deuxième, fondée sur une reconstruction de l’histoire et des traditions du passé, nous verrons qu’elle caractérise

assez fidèlement la démarche associative en direction de ceux qu'on appelle " les anciens migrants ", c'est-à-dire exilés en France du temps des régimes communistes.

Pour les *anciens*, en effet, la pratique associative offre avant tout un lieu d'affirmation et de construction identitaire distinctive. Elle se charge donc d'élaborer les systèmes de représentation et de justification permettant de célébrer la grandeur du pays d'origine à l'intérieur d'un référentiel culturel propre à la société française. Le triptyque histoire-tradition-culture constitue ainsi la grille de lecture du passé national et les trois thèmes sont les axes principaux autour desquels s'articulent les spectacles associatifs. A la différence de l'action associative en direction des jeunes, nous observons ici une relation essentiellement positive à la culture d'origine et une démarche qui insiste davantage sur sa singularité. L'on évoque plus aisément les fêtes populaires, les convictions religieuses, les exploits nationaux, et l'on est plus à même de tirer fierté de ces appartenances quand elles ne sont pas perçues comme " handicapantes " dans les parcours sociaux.

Une autre spécificité de la pratique associative par rapport aux autres formes de socialisation à caractère ethnique réside dans l'élaboration et la diffusion de ce que nous avons appelé « un récit ethnique ». En effet, dans le cas des groupes de pairs, nous l'avons vu, l'ethnicité est rationalisée de manière d'abord subjective comme cristallisant des dimensions affectives et émotionnelles. Dans celui des réseaux professionnels, les allégeances à une collectivité légitiment la préférence en matière professionnelle, mais restent limitées à cette seule dimension utilitaire ou pratique. Avec l'action associative nous notons l'apparition d'un récit et d'une figure collective, qui rationalisent la nécessité de préserver une culture et une identité, de « rester fidèle aux origines » ; ils sociétisent les références et les identifications particulières dans les termes de la tradition ou des besoins identitaires : *" Rencontrer des Bulgares, pour moi c'est un besoin. Si l'on coupe ses liens aux origines on n'est plus rien. On n'est plus Bulgare, on n'est jamais Français. Même à l'autre bout du monde il faudrait rester Bulgare comme on l'a été. Il faudrait rester soi-même. On changera peu ou prou mais il faudrait résister à ce changement... C'est peut-être un changement vers le pire. Je pense qu'en France en général on évolue vers le pire. Le pire c'est d'être égoïste, renfermé, réservé, froid... "* (A., 25 ans, étudiante, en France depuis 7 ans, animatrice d'une association pour les jeunes)

Nous retrouvons ces discours et représentations en particulier chez les personnes à l'origine des activités associatives. Elles formulent la nécessité de se rassembler car cela répond à un besoin " naturel " chez les Bulgares et affirment l'existence d'une identité

originelle qu'il importe de préserver - *la bulgarité authentique* -, mais contribuent également à la produire à travers les messages imagés que véhiculent les spectacles associatifs. Comme l'explique la présidente et fondatrice d'une des associations étudiées : "*Je vois que la tradition a été un peu délaissée [ ...] je souhaite la rétablir [...] lorsqu'on y tient de tout son coeur, pour le pays, de montrer ses traditions [...] Oui, je défends les traditions et la pure langue bulgare, l'identité bulgare pure, ce qu'on est : hospitaliers, cordiaux, avec des traditions. Notre peuple est connu par tout avec ses traditions.* " (Mme J., 65 ans, retraitée, présidente de l'AEFB, en France depuis 30 ans).

Si dans les autres pratiques que nous avons étudiées la participation s'appuie sur des motivations individuelles - d'ordre affectif ou utilitaire - l'action associative se dote, elle, comme toute forme d'action collective, d'un credo : recréer pour préserver la bulgarité, mais aussi dans la mesure où celle-ci est traditionnellement vue comme l'attribut d'une communauté, ressouder *la société bulgare*. Les leaders associatifs se font ainsi, plutôt qu'un besoin naturel quelconque, les auteurs d'une expérience communautaire. Ils déplorent régulièrement, souvent en référence à d'autres situations minoritaires, l'absence " d'une communauté réelle " des Bulgares en France : "*Les Bulgares, ils s'ignorent les uns les autres... Regardez par exemple les Arméniens, les Juifs... sont très unis. Il faut qu'ils prennent conscience de leur dispersion actuel, ça serait bien si votre étude pouvait servir à ça. Il existe des quartiers entiers d'Arméniens, de Juifs, d'Espagnols, nous les Bulgares, nous nous fuyons.* " (Mme G., 60 ans, instigatrice d'une entreprise de transport de colis alimentaires vers la Bulgarie, née en France de parents bulgares)

Plus que le dispersion, c'est la *division* qui nuit à la *société bulgare*. Le caractère socialement différencié des collectivités enracinées dans la migration [Sayad, 1977] est en effet souvent occulté par l'usage récurrent de la notion de communauté. Or, des phénomènes de concurrence entre leaders associatifs et plus généralement entre représentants de différentes organisations internes à la collectivité, viennent accuser ces effets de différenciation. Ils se reprochent en effet mutuellement de "*diviser la société bulgare*". La mise en place d'un projet fédérateur, rassemblant "*tous les Bulgares*" constitue l'horizon au moins proclamé de leurs activités : "*Pour savoir une communauté unie, il faut au moins disposer d'un local. Ça pourrait se faire à l'ambassade mais il y a une connotation politique, ça fait fuir certains ; pareil à l'église, il y a une connotation de culte... De même, il n'existe pas de journal bulgare, c'est lamentable, ça serait un moyen de relier tous les Bulgares et ceux qui s'intéressent à la Bulgarie. L'idéal, à mon avis, serait de constituer une fondation fédérant*

*toutes les associations, organiser des concerts, des expositions et l'argent gagné serait versé à la fondation... Je souhaite que tous les Bulgares puissent se rencontrer à Paris. Lorsque le roi est venu, par exemple, il a été accueilli par une foule. Quelque chose a réuni les Bulgares de toutes catégories.* ” (Mme G., 60 ans, instigatrice d'une entreprise de transport de colis alimentaires vers la Bulgarie, née en France de parents bulgares).

Plutôt que le reflet d'une réalité, ces interprétations offrent son récit : une représentation qui “ met du sens en circulation ” et produit de la conviction en légitimant la participation associative. La dimension ethnique ne correspond pas ainsi à l'implication réelle dans un collectif mais à “ une vision du monde ”. Comme l'explique un autre des responsables associatifs que nous avons interrogé : “ *Maintenir des relations avec une communauté d'origine pour moi ne relève plus de la nécessité. Ce dont il est question, c'est de préserver un lien avec ses origines; c'est une vision du monde, ça passe par des étapes* ”. (L., 30 ans, président d'Orphée, en France depuis plus de 20 ans). Vues sous cet angle, les activités associatives peuvent être rapprochées de la notion d'ethnicité symbolique, développée par Gans [Gans, 1979], qui voit en les associations des migrants des gestionnaires de l'image de la collectivité. Lorsque l'identification à celle-ci n'est plus implicite, c'est-à-dire véhiculée par des appartenances collectives et des pratiques quotidiennes, elle devient essentiellement identitaire et suppose un travail d'explicitation, fait notamment par l'appropriation d'objets et de formes symboliques. Ce travail de reconstruction peut être bien souvent délégué à des organisations auxquelles les individus se joignent pour participer « par intermittence », tout en conservant dans la vie quotidienne un comportement de réponse pragmatique aux impératifs des structures sociales.

### **Conclusion**

L'étude de ces trois pratiques de socialisation que nous avons exposée ici illustre différentes dimensions de l'ethnicité, déclinée à tour de rôle en termes d'investissement affectif, de ressource économique et d'engagement “ civique ” pour le respect et la préservation des traditions culturelles. Fait social transversal, celle-ci entretient donc des rapports multiples à l'espace sociétal. La distinction entre sphère privée et publique, appelée à accommoder au le plan des principes la pluralité des appartenances est ainsi dans les faits renégociée, de manière spécifique dans chacun des cas étudiés. La pratique associative,

définie de façon générale comme un “ sas ” entre sphère privée et publique offre un exemple possible de cette renégociation.

Il convient dès lors de lire la dichotomie entre ces différentes dimensions de la vie sociale, plutôt que dans le sens d'une opposition, en termes de relation dialectique [Schnapper, 1994]. Au terme des enquêtes conduites, la mobilisation des identifications particulières nous est apparue comme inscrite à l'intérieur d'un système de socialisation à références multiples - familiales, professionnelles, scolaires, etc.. Ces identifications sont réinterprétées par les individus à la faveur de ce cadre de socialisation complexe et à l'intérieur d'un horizon de valeurs qui est, dans son ensemble, celui de la nouvelle société. Dans ce sens, les phénomènes dits d'ethnicité dont relèvent les pratiques analysées ici, offrent un exemple de gestion non conflictuelle des situations minoritaires, fondée sur des processus d'interaction avec les structures de la société nationale.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Barth, F. (eds) (1969). *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference*, Bergen.

Eller, Jack D., Coughlan, Reed M. (1993). « The poverty of primordialism : The demystification of ethnic attachments », *Ethnic and racial studies*, 16, 2, p. 183-202.

Gans, H. (1979). “ Symbolic ethnicity : The future of ethnic groups and cultures in America ”, *Ethnic and racial studies*, 2, 1.

Gans, H. (1992). “ Second generation decline : scenarios of economic and ethnic futures of the post 1965 American immigrants ”, *Ethnic and Racial studies*, 15, 2.

Isambert, F-A. (1976). “ La sécularisation interne du christianisme ”, *Revue Française de Sociologie*, 17, 4.

Lieberson, S. (1980). *A piece of the pie*, Berkeley : University of California Press.

Model, S. (1993). “ The ethnic niche and the structure of opportunity : Immigrants and Minorities in New York City ”, In Katz, M. (Eds.). *The historical origins of the underclass*, New York : Princeton University Press.

Nagel, J. (1994). “ Constructing ethnicity : creating and recreating ethnic identity and culture ”, *Social Problems*, 41, 1, 152-176.

Park, R.E. & Miller, H. (1921). *Old World Traits Transplanted*.

- Park, R. E. (1922). *The immigrant press and its control*.
- Park, R. E. (1926). Our Racial Frontiers on the Pacific, reproduit in *Race and Culture*, Glencoe, The Free Press, 1950.
- Park, R. E. (1990). “ La ville ” In Grafmeyer, Y. & Joseph, I. (Eds.), *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Aubier.
- Simmel, G. (1991). *Sociologie et Epistémologie*, Paris, PUF.
- Schnapper, D. (1994), *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Paris : Gallimard.
- Schnapper, D. (1998), *La relation à l'Autre. Au coeur de la pensée sociologique*, Paris: Gallimard.
- Thomas, W.I. & Znaniecki, F. (1918-1920). *The Polish Peasant in Europe and America*, 5 vols, Chicago : University of Chicago Press.
- Waldinger, R. (1998). *Still the promised City ? New Immigrants and African-Americans in New York, 1940-1990*, Harvard University Press.